ESSAI

SUR LES

DANGERS DE L'ALLAITEMENT PAR LES NOURRICES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 19 *août* 1833, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;*

PAR EMILIO-JOAQUIM DA SILVA MAIA, de Bahia,
Brésil.

Que lactat, mater magis quam quæ genuit.
PHÈDRE.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1833.

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	MM.
Anatomie	CRUVEILHIER, Examinateur.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX, Examinateur.
Hygiène	DES GENETTES, Examinateur.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ....
Pathologie médicale	DUMÉRIL. ANDRAL.
Pathologie et thérapeutiqne médicales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU, Suppléant.
Clinique médicale	FOUQUIER. BOUILLAUD. CHOMEL, Président. ROSTAN.
Clinique chirurgicale	BOYER. JULES CLOQUET. DUPUYTREN. ROUX.
Clinique d'accouchemens	....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT, DUBOIS.

Agrégés en exercice.

MM.

Bayle.
Bérard (Auguste).
Blandin.
Boyer (Philippe), Examinateur.
Briquet, Examinateur.
Brongniart.
Broussais (Casimir).
Cottereau.
Dalmas.
Dubled.
Guérard, Suppléant.

MM.

Hatin.
Hourmann.
Jobert.
Laugier.
Lesueur.
Martin-Solon.
Piorry.
Requin.
Sanson (aîné).
Sanson (Alphonse).
Royer-Collard.
Trousseau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs antenrs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MANES

DU MEILLEUR DES PÈRES,

ET DE

LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

Regrets éternels !!!

A MES SŒURS

ET

A MON ONCLE JOAÕ MARIA DA SILVA MAIA.

Gage d'une amitié sans bornes.

E.-J. DA SILVA MAIA.

AVANT-PROPOS.

L'ÉDUCATION première de l'homme étant encore, au Brésil, sous l'empire de l'erreur et du préjugé, puisqu'une grande partie des mères brésiliennes, entraînées par une mauvaise routine, ne frémissent pas à la moindre indisposition, et souvent par coquetterie, de partager avec les négresses et les mulâtresses, leurs esclaves, le noble titre de mère, je crois faire quelque chose d'utile à ma patrie en montrant que les mères dégénérées qui, sans de graves et puissans motifs, abandonnent leurs enfans aux soins d'une autre femme, exposent la vie de ces petits êtres à de grands périls, et donnent à la patrie des hommes chétifs et souvent démoralisés, sans cesser d'être en proie elles-mêmes à de grands dangers; car la nature ne laisse jamais enfreindre impunément ses lois.

Si nous avons la témérité d'aborder une question qui a déjà été agitée dans l'enceinte de cette École, et dans celle de la Société royale de médecine, question si bien résolue par *Landais*, et si savamment développée par tant de médecins célèbres, ainsi que par l'immortel auteur de l'Émile, c'est qu'ayant principalement en vue le bien de notre pays, nous croyons ne pouvoir lui offrir un premier hommage plus digne de lui, qu'en lui répétant, selon nos faibles moyens, quelques-unes des grandes vérités d'où dépend la force des générations, et par conséquent tout l'avenir d'une patrie.

Heureux si cet essai, tombant dans les mains de quelques-unes de nos compatriotes, parvient à les détourner d'un usage souvent aussi fatal à elles-mêmes qu'aux êtres intéressans auxquels elles ont donné le jour, et les porte à remplir elles-mêmes les devoirs sacrés de la maternité! Heureux encore si les savans professeurs qui doivent être nos juges le reçoivent avec indulgence!

ESSAI

SUR LES

DANGERS DE L'ALLAITEMENT PAR LES NOURRICES.

§ Ier.

La prévoyante nature, en même temps qu'elle fait l'homme, au moment de sa naissance, l'être le plus faible et le moins capable de vivre seul, a imposé à celle à qui il doit la vie le devoir sacré de pourvoir à ses besoins et de lui prodiguer les premiers élémens de son existence; en effet, outre l'amour maternel qui porte les femmes à protéger et à conserver le fruit de leurs entrailles, on observe chez elles, à l'époque de l'enfantement, une sécrétion qui s'opère vers les mamelles, destinée à la nourriture de l'enfant. Cette double fonction, complément de la maternité, dont une mère est obligée à remplir les devoirs par les lois les plus saintes de la nature, constitue ce qu'on appelle l'*allaitement*.

Quelques vices de conformation du côté de la mère, quelques maladies, l'état social, beaucoup de préjugés et la corruption, ont obligé les médecins à établir des distinctions dans l'allaitement : ainsi ils

ont nommé naturel celui qui se fait par la mère ou par une femme étrangère accouchée depuis peu de temps, à laquelle on a donné le nom de nourrice, et allaitement artificiel celui qui est administré à l'enfant par une voie distincte des mamelles.

Les actions humaines se trouvant enchaînées d'une telle manière qu'elles exercent les unes sur les autres l'influence la plus directe, la vie entière d'un homme doit nécessairement s'en ressentir, si, quand il est venu au monde, il n'a pas reçu tous les soins que demandait sa faible existence, ou si sa première éducation n'a pas été convenable. Les peuples les plus anciens, les habitans de toutes les contrées, qui tous ont reconnu la vérité de ce principe, ont beaucoup loué les avantages de l'allaitement par la mère. En effet, ouvrons l'histoire, et nous verrons les philosophes en démontrer l'utilité, les médecins en recommander l'usage, les poètes en chanter les douceurs, et les législateurs en faire une loi; c'est qu'il y a eu une époque où les peuples, suivant avec plaisir les immuables lois de la nature, conservaient des mœurs si pures et si simples, qu'il eût été alors offensant pour une mère qu'on lui eût proposé un moyen d'allaiter ses enfans différent de celui que la bienfaisante nature lui avait donné, et qui était pour elle rempli de tant de charmes et de douceurs. C'était au point qu'une mère préférait se laisser mourir dans les cas rares où il lui était impossible de nourrir ses enfans, plutôt que de souffrir qu'une autre le nourrît pour elle : c'est ainsi que se comportaient ces Lacédémoniennes et ces Athéniennes dont l'histoire nous a laissé tant de traits d'héroïsme, et c'est à elles qu'on a dû ces générations saines et fortes qui, en se succédant les unes aux autres, conservaient avec tant de respect ce saint amour de la patrie et ces nobles vertus dont à peine aujourd'hui quelques nations offrent des traces.

Cependant qui ne s'étonnera de voir que les sociétés modernes, qui offrent toutes les commodités de la vie, qui toutes attestent les immenses progrès que les hommes ont fait dans toutes les branches des sciences et des arts, se trouvent plus arriérées que les sociétés anciennes, précisément sur la partie qui intéresse le plus l'humanité !

C'est que les anciens, qui nous devaient servir de guides à ce sujet, ont été mis de côté, et que les préjugés et la corruption, malgré les clameurs des moralistes et des savans, s'emparant de l'imagination et du cœur de beaucoup de mères modernes, ont amené chez elles l'oubli de tous les devoirs, et leur ont fait laisser à des mercenaires ou à des esclaves, au sein même des pays libres tels que le Brésil, le soin de la première éducation des citoyens.

Maintenant, passant à examiner les dangers attachés à la transgression du plus sacré des devoirs, nous allons jeter un coup-d'œil sur ce qui est réservé de souffrances au malheureux enfant et à la coupable mère, quand l'allaitement n'est pas fait selon les vœux de la nature.

§ II.

Dangers qui menacent les enfans.

Le cercle des devoirs maternels s'agrandit et s'étend à l'époque de l'accouchement; eh ! quelle autre qu'une mère peut être douée de cette tendre sollicitude, de ces attentions si minutieuses dont doit être entouré le berceau des nouveau-nés? Sera-ce une nourrice mercenaire, ou une esclave, qui pourra suppléer à l'amour maternel? Sans doute que non; car des maux de toute espèce viennent ordinairement assaillir ces petits êtres dès qu'ils se trouvent loin de celles qui les ont portés dans leur sein; et combien de fois ces infortunés n'ont-ils pas trouvé la mort dans la négligence ou la brutalité de ces femmes qui ne sont devenues mères que par nécessité ou par avarice ! Malheureusement l'histoire humaine est trop remplie de faits de cette nature pour qu'on puisse les révoquer en doute ; et le récit que fait l'abbé Besnard d'un cas semblable ne saurait être trop connu de toutes les femmes qui confient leurs enfans à des mains étrangères. « Une mère, dit-il, avait mis son enfant en nourrice à six lieues de Paris; quelque temps après, elle apprit qu'il était entre les mains d'une femme qui était loin de lui donner tous ses soins.

Elle part le lendemain par les petites voitures pour aller voir son cher enfant, et lui donner une autre nourrice. Il est mort, et non encore enterré, quand elle arrive. Que l'on juge de l'impression que reçoit une mère vraiment tendre en pareille circonstance! Celle-ci resta inconsolable pendant près d'un an; que dis-je? elle semblait en avoir perdu la tête; il était même à craindre que son état n'empirât; car, non pas seulement le regret d'avoir perdu son enfant, les remords aussi de l'avoir confié à une femme étrangère, à une marâtre, comme elle l'appelait, semblaient devenir de plus en plus intenses. »

Tous les dangers auxquels sont exposés les enfans chez leurs nourrices peuvent se réduire à trois séries : dans la première, nous mettons ceux qui proviennent de la négligence ou de l'ignorance de ces femmes mercenaires; ceux-là, à la riguenr, peuvent être prévenus; dans la seconde, nous plaçons les dangers inhérens à la constitution des nourrices, dangers difficiles et souvent impossibles à prévenir; dans la troisième série enfin sont ceux qui affectent la vie morale de l'individu, dangers d'autant plus grands que la mère met plus de retard à rappeler son enfant auprès d'elle.

Une étrangère peut bien avoir de l'attachement pour son nourrisson, mais jamais cette tendresse maternelle qui est si vive et si prévoyante; elle est souvent insensible à sa faible voix, et toujours négligente sur beaucoup de petites choses. Souvent aussi elle lui laisse pousser des cris qui l'exposent aux hernies, aux ruptures de quelques vaisseaux, et aux convulsions dépendant de l'engorgement du cerveau; ensuite, pour le consoler, elle surcharge son estomac d'une trop grande quantité d'alimens, et ce viscère, ne pouvant plus remplir ses fonctions, devient le siége d'une irritation qui se propage à l'intestin grêle, et qui donne lieu à des vomissemens, à des embarras gastriques, à des diarrhées et à des vers. Quelquefois elle le laisse croupir dans ses excrémens jusqu'à l'heure qu'elle a fixée pour le changer de linge; alors la peau de cet infortuné s'enflamme et s'excorie. Souvent encore, lorsqu'elle se voit importunée par les cris de cet étranger, elle les fait cesser en le berçant pour le faire dormir, ce qui donne à son

petit cerveau des secousses violentes qui occasionent des dérangemens plus ou moins graves. Quelquefois aussi elle sort pour aller vaquer à ses occupations, et ne rentre que toute dégouttante de sueur ; trouvant alors son petit élève souffrant de besoins et inondé de pleurs, elle ne craint pas de lui présenter son sein pour le soulager, et des convulsions ne tardent pas à se manifester, qui lui reprochent, mais en vain, sa négligence ou sa cruauté. Cependant l'enfant souffre et s'agite, et la vraie mère, celle dont l'amour aurait dû lui épargner ces douleurs, est loin de lui, s'occupant sans doute de frivolités, de bals et de théâtres! Tel est l'exposé, bien incomplet, des maux qui arrivent aux enfans par la négligence ou par l'ignorance des nourrices. Disons maintenant quelque chose de ceux qui leur viennent du côté de la nature.

Il existe un rapport bien évident entre les premiers besoins d'un nouveau-né et la nature du lait de sa mère ; en effet, à l'époque de la naissance, le canal digestif de l'enfant contient une mucosité visqueuse, connue sous le nom de *méconium ;* le séjour prolongé de cette substance peut être suivi d'accidens, et rien n'est plus propre pour la rejeter au dehors que le lait séreux, appelé *colostrum*, que fournissent les mamelles immédiatement après l'accouchement; à mesure que l'enfant croît et qu'il a besoin d'une alimentation plus forte, le lait maternel prend plus de consistance et devient plus nutritif. Le lait d'une nourrice pourrait-il présenter ces qualités bienfaisantes? Oui, sans doute, mais il faut qu'elle ait accouché dans le même temps que la mère, condition assez rare pour ne la regarder ici que comme une exception. D'ailleurs, le lait d'une femme étrangère doit toujours posséder des qualités différentes, et souvent opposées à celui de la mère ; car la différence de tempérament entre les deux personnes, la différence d'alimens, la différence de l'air quelquefois, et les habitudes particulières à chacune d'elles, doivent beaucoup influer sur cette sécrétion, comme cela arrive sur toutes les autres : aussi n'est-ce que par les mauvaises qualités du lait des nourrices que nous pourrons expliquer cette révolution subite qui s'opère dans la con-

stitution faible de l'enfant, révolution qui cause ces aigreurs, ces vomissemens, ces dépérissemens auxquels sont sujets les enfans confiés à tout autre sein qu'à celui de leur mère, et qui, lorsqu'ils sont d'une certaine intensité, causent souvent la mort : ainsi tel enfant est délicat, chétif et sujet aux indigestions, qui aurait été robuste et bien portant s'il eût été nourri par sa mère; tel autre n'a vécu que deux ou trois mois, qui aurait existé pendant des années si sa mère l'avait allaité.

Madame *Le Rebours*, auteur de l'Avis aux mères qui veulent nourrir, publié en 1783, nous cite à ce sujet un fait très-intéressant : une mère nouvellement accouchée, voulant suivre les conseils de son accoucheur et d'une garde-malade, étant d'ailleurs bien portante, met, malgré sa propre volonté, son enfant en nourrice; on lui procure une femme qui réunit pour cet emploi toutes les qualités nécessaires. « L'accouchée, dit l'auteur, eut un abcès dans chaque mamelle; ce qui la tint au lit malade et souffrante pendant long-temps. Pour le pauvre enfant, il trouva moins de lait dans le sein de la nourrice, qui était dans la maison, qu'il n'en avait trouvé dans celui de sa mère; il pâtissait. On changea de nourrice : la seconde ne réussit pas mieux que la première; il tomba malade, et mourut trois mois après sa naissance, ce qui mit le comble à la désolation de la mère et du père, qui furent bien fâchés d'avoir écouté les propos des ignorans et des gens de mauvaise foi. »

Mais si l'enfant a pu résister à cette révolution par laquelle il a été obligé de passer, s'il a eu assez de force pour vaincre tous les obstacles qui s'opposaient à sa nouvelle existence, d'autres maux plus funestes l'attendent encore. Une foule de maladies hideuses, dont les élémens se trouvaient cachés dans le corps de celle qui l'a nourri, se développeront un jour chez lui, détérioreront tout son physique, et finiront par lui coûter la vie. Entendons ce que dit à ce sujet l'auteur des Causes de la dépopulation : « Les enfans chez les nourrices, dit-il, sont semblables à ces plantes que l'on sort du terrain où elles ont pris naissance pour les transporter ailleurs; quelque attention qu'en ait

le cultivateur, on s'aperçoit qu'elles n'ont jamais ni cette végétation, ni cette vigueur qu'elles auraient eues dans les lieux où elles sont nées; qu'elles éprouvent des infirmités auxquelles elles n'eussent point été sujettes; qu'elles ne parviennent point à leur perfection. »

La troisième série des dangers auxquels sont exposés les enfans en nourrice, comprend la partie morale et politique. De cette grande question, je n'en parlerai pas ici, parce qu'elle est étrangère à mon sujet, comme médecin, et d'ailleurs elle a été traitée dans tous ses développemens par d'illustres philosophes; je me permettrai seulement de citer les paroles suivantes de *Rousseau*, celui d'entre eux dont l'éloquence et la raison sont le mieux faites peut-être pour parler au cœur des mères comme à la sagesse des hommes d'état. « Que les mères, dit-il, daignent nourrir leurs enfans, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentimens de la nature se réveiller dans tous les cœurs, l'état va se repeupler; ce premier point, ce point seul va tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs: le tracas des enfans, qu'on croit importun, devient agréable; il rend le père et la mère plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre; il resserre entre eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante et animée, les soins domestiques font la plus chère occupation de la femme et le plus doux amusement du mari. Ainsi de ce seul abus corrigé résulterait bientôt une réforme générale, bientôt la nature aurait repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent mères, bientôt les hommes redeviendront pères et maris. »

§ III.

Dangers qui menacent les mères.

Dans le cours de la grossesse, le lait avait déjà été préparé d'avance pour la nourriture de l'enfant qui devait naître; mais c'est surtout après l'accouchement que ce fluide, sécrété en plus grande quantité, n'attend plus que la succion de l'enfant pour couler abondamment,

et la répétition de cet acte doit en entretenir sa source. D'après ces préparatifs, il n'est pas difficile de prévoir qu'une mère doit allaiter si elle ne veut pas s'exposer à de graves dangers. C'est à quoi nous allons donner quelques développemens.

Si les jours d'un enfant sont assez peu précieux pour une mère sans tendresse ; si la mort de ces petits êtres peut quelquefois être considérée comme un bien pour certaines femmes, indignes du beau nom de mère, par la seule raison qu'elles ne seront point obligées d'en remplir les fonctions en allaitant leurs enfans, que la crainte au moins de compromettre leur santé et la peur de perdre la vie soient assez puissantes pour les porter à suivre les vœux de la nature.

Chez les mères qui ne remplissent point les devoirs qui constituent le plus noble apanage de la maternité, outre un gonflement plus ou moins considérable du sein, qui s'étend jusqu'aux aisselles, toute la partie antérieure du thorax devient douloureuse ; le mamelon, qui est rouge et enflammé, peut se gercer et s'ulcérer par l'accumulation du lait, et quelquefois même l'inflammation du tissu cellulaire environnant se termine par une suppuration abondante, et amène des abcès vulgairement appelés *dépôts laiteux*. Mais ce qui est plus fâcheux encore, c'est que, à la suite de cet engorgement des mamelles, il reste là une petite induration qui ne peut pas être résolue, et qui peut devenir l'origine de grands squirrhes et de terribles cancers. Il n'y a pas long-temps que j'ai eu occasion d'observer un fait semblable chez une femme de Paris, qui avait un affreux cancer à la mamelle droite, et dont la cause était un engorgement laiteux des mamelles.

Après l'accouchement, le sang afflue en plus grande quantité vers les mamelles pour la formation du lait ; si ce liquide n'est pas sécrété en proportion, le sang, après avoir irrité ces organes, comme nous avons déjà vu, doit se refouler vers l'intérieur : c'est de là que vient cette pléthore générale qu'on observe dans ces circonstances, et qui a quelquefois des conséquences si funestes ; c'est là ce qui produit ces maladies graves qui se manifestent, après les couches, chez les

femmes qui ne nourrissent pas; maladies qu'autrefois on appelait *laiteuses*, parce qu'on les croyait produites par une métastase du lait, et qui ne sont autre chose que des apoplexies, des céphalites, des pleurésies, des métrites ou autres inflammations quelquefois faciles à diagnostiquer par ces signes. L'on n'aura pas de peine à concevoir que si un organe se trouvait déjà un peu malade, la nouvelle dose de stimulus qu'il reçoit du sang doit le rendre tout à fait souffrant. Les auteurs qui ont été obligés, par l'observation, de reconnaître ces conséquences funestes du défaut de l'allaitement, considèrent la lactation comme un des meilleurs moyens que l'on puisse employer pour la guérison des maladies aiguës dont sont atteintes les femmes en couches.

La matrice est un des organes qui souffrent presque toujours et beaucoup chez les femmes, lorsqu'elles ne nourrissent pas; en effet, on conçoit que cet organe, qui est déjà très-fatigué par la grossesse et le travail de l'accouchement, se trouvant surchargé d'un nouveau stimulus, doit devenir malade: de là résultent ces métrites intenses, qui peuvent à leur tour donner lieu à ces péritonites puerpérales qui moissonnent tant de femmes en couches; de là résultent aussi ces squirrhes qui peuvent devenir cancers, et ces flueurs blanches que les femmes redoutent tant. On a aussi remarqué que chez les femmes qui font disparaître leur lait, l'utérus devient moins apte à remplir ses fonctions dans l'acte de l'accouchement, et l'âge critique est plus difficile à franchir.

Ce que nous avons dit de la manière dont tout organe irritable passe de l'état de susceptibilité extrême à l'état de maladie, à la suite de l'accouchement, chez une femme qui ne nourrit pas, peut aussi être applicable au cerveau, instrument de la pensée, en supposant toutefois que des causes morales aient rendu cet organe très-impressionnable dans le sens de ses fonctions spéciales; en effet, que l'on examine le nombre des femmes retenues dans les différens établissemens destinés aux aliénés, toutes choses égales d'ailleurs, on trou-

vera, parmi celles qui ont été mères, que le nombre de celles qui n'ont pas allaité est infiniment supérieur à celui des autres.

Si les mères dégénérées, qui méprisent la plus sainte des lois qui régissent l'humanité, sont sujettes à tant de maladies, comme nous venons de le voir, au contraire, ces dignes mères qui la suivent en allaitant elles-mêmes leurs enfans, non-seulement sont libres de toutes ces infirmités, mais sont ordinairement exemptes de tous ces phénomènes qui constituent la fièvre de lait; ou, si elle survient, elle est beaucoup plus modérée. En outre, la lactation est souvent nécessaire, comme moyen de guérison, pour beaucoup de maladies. Ainsi, *Morton* et *Van-Swiéten* rapportent que des femmes qui, malgré leur faiblesse apparente, ont eu le courage de nourrir, ont été récompensées de leur dévouement par une santé robuste et une meilleure constitution. *Léonard*, dans sa thèse inaugurale, cite deux autres cas de maladies qui ont été guéries par l'allaitement; un cas d'une tumeur dure, résistante, de la grosseur d'une aveline, au sein; l'autre, de deux ophthalmies assez intenses, avec une grande céphalalgie. *Lamotte* dit aussi avoir observé un cas de phthisie guérie par l'action de cette noble fonction. *Raulin* a observé un cas de flueurs blanches guéri par ce moyen. *Gardien*, enfin, affirme que l'on a vu l'allaitement modérer les symptômes de l'hystérie.

Mais admirons maintenant pour un instant cette puissante nature, qui développe tant de sagesse dans ses plans et tant de magnificence dans ses libéralités; avec quelle vigueur elle sait demander raison de l'infraction de ses lois ! Ainsi, si une mère dénaturée, entraînée par des préjugés ou par une coquetterie coupable, chasse de sa présence le fruit de ses entrailles; et si, insensible aux larmes, aux accens plaintifs, aux prières de cette infortunée victime, elle ose lui refuser son sein et lui donne celui d'une étrangère, l'exposant, de cette manière, à une foule de dangers, la nature l'en saura punir, en lui ménageant une mort cruelle ou une santé toujours lan-

guissante, de telle manière qu'elle paraîtra moins vivre que mourir lentement.

§ IV.

Conclusion.

Quelque immenses que soient les dangers qui résultent de l'allaitement par les nourrices, comme nous venons de le voir; quelque réels que soient les avantages de l'allaitement maternel, on ne peut cependant pas, dans l'état actuel des choses, étendre cette obligation à toutes les femmes indistinctement, et répéter, avec J.-J. Rousseau, qu'un enfant n'a jamais rien à craindre du sang qui l'a formé; l'intérêt de la mère et de l'enfant exige que quelques femmes renoncent à la lactation. Comme notre petit essai serait tout à fait incomplet si nous ne montrions quels sont les cas rares où une femme est obligée d'abandonner le soin d'allaiter ses enfans, nous allons examiner maintenant quelles sont les causes rares qui s'opposent à l'allaitement maternel. Suivant la division établie par tous les accoucheurs, nous distinguerons ces causes en physiques et morales : dans la première classe, nous trouvons seulement, comme obstacles à la lactation par la mère, ou l'absence complète des deux mamelles et des deux mamelons, ou l'altération du lait par un virus quelconque; mais je ne parle ici que des virus inhérens à la constitution, et qui ne sont pas de nature à se communiquer à une nourrice étrangère, comme le phthisique, le rachitique, le scorbutique et le scrophuleux; excepté ces cas, la mère doit toujours commencer par allaiter.

Dans la classe des causes morales, nous trouvons les passions violentes et trop vives qui peuvent altérer le lait en rendant les fonctions languissantes, et par l'abattement qu'elles introduisent dans l'économie, comme les seules qui s'opposent à l'allaitement par la mère. Quelques faits observés par *Levret* et *Ettmüller*, prouvent les dangers qui peuvent survenir à la mère quand elle est en proie à ces fortes

passions ; ainsi , une mère qui se décide à nourrir doit éviter tout ce qui peut fortement exciter ses affections morales. Je terminerai ce petit essai en conseillant aux femmes de toutes allaiter leurs enfans , excepté dans les cas que je viens d'énumérer ; et je dirai, avec l'illustre philosophe de Genève, aux mères qui sont déjà décidées à nourrir elles-mêmes leurs enfans, que « fondé sur des conséquences que donne le plus simple raisonnement, et sur des observations que je n'ai jamais vu démenties, j'ose promettre à ces dignes mères un attachement solide et constant de la part de leurs maris, une tendresse vraiment filiale de la part de leurs enfans , l'estime et le respect du public, et d'heureuses couches sans accident et sans suite, une santé ferme et vigoureuse, enfin le plaisir de se voir un jour imiter par leurs filles, et citer en exemple à celles d'autrui. Point de mère, point d'enfant ! Entre eux les devoirs sont réciproques , et s'ils sont mal remplis d'un côté, ils seront négligés de l'autre. »

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* Pariset).

I.

Mulier in utero gerens, sectâ venâ abortit, et magis, si major fuerit fœtus. *Sect.* 5, *aph.* 31.

II.

Puer non laborat podagrâ, ante veneris usum. *Sect.* 6, *aph.* 30.

III.

Si mulieri prægnanti erysipelas in utero fiat, lethale. *Sect.* 5, *aph.* 43.

IV.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.

V.

Cùm morbos in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 6.

VI.

Lassitudines sponte obortæ, morbos denuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5.